



HAL
open science

“ Les cultes isiaques en Afrique sous l’Empire romain ”
Jean-Louis Podvin

► **To cite this version:**

Jean-Louis Podvin. “ Les cultes isiaques en Afrique sous l’Empire romain ”. dans B. Cabouret (coord.), *L’Afrique romaine de 69 à 439*, éditions du Temps, Nantes, p. 213-228, 2005. hal-03368201

HAL Id: hal-03368201

<https://hal.science/hal-03368201>

Submitted on 9 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Collection dirigée par Hélène Fréchet
Agrégée d'histoire et géographie*

QUESTIONS D'HISTOIRE
L'AFRIQUE ROMAINE
DE 69 À 439

Ouvrage collectif coordonné par Bernadette Cabouret

Marie-Pierre ARNAUD-LINDET
Christophe BADEL
François BARATTE
François BERTRANDY
Véronique BROUQUIER-REDDÉ
André BUISSON
Monique DONDIN-PAYRE
Agnès GROSLAMBERT
Mireille HADAS-LEBEL
Jean-Marie LASSÈRE
Éliane LENOIR
Jean-Louis PODVIN
Catherine SALLES
Nicolas TRAN

EDITIONS

DU TEMPS

Les cultes isiaques en Afrique sous l'Empire romain

Jean-Louis Podvin

Maître de conférences d'histoire ancienne,
université du Littoral-Côte d'Opale (Boulogne-sur-mer)

Parmi les textes littéraires qui évoquent les cultes isiaques, le célèbre roman d'Apulée, *Les Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*, est sans conteste le plus connu. Même si l'action se déroule essentiellement en Grèce, l'auteur, Lucius Apuleius (125-170), est originaire de Madaure en Afrique du Nord. Son héros, nommé Lucius lui aussi, est transformé en âne après avoir absorbé un breuvage magique. Il subit les maints désagréments de la vie animale, montre les travers des hommes et recouvre finalement son aspect humain grâce à Isis. Le livre XI, à la ferveur religieuse exacerbée, raconte comment il s'initie aux mystères de la déesse, même s'il refuse de nous en dévoiler les secrets. Cette œuvre est-elle révélatrice de la situation des cultes isiaques en Afrique ?

Après avoir rappelé l'historique de la recherche sur le sujet, nous nous efforcerons de répondre à cette question d'abord en définissant précisément ces cultes, puis en délimitant les cadres dans lesquels ils sont pratiqués, enfin en répertoriant les adeptes et leurs motivations.

Historiographie des cultes isiaques en Afrique

La question de la diffusion en Afrique des cultes égyptiens, isiaques notamment, n'est pas nouvelle. Stéphane Gsell l'avait déjà abordée dans un article paru dans la *Revue d'Histoire des Religions* au début du XX^e s. Pour lui, « un certain nombre de documents, inscriptions ou monuments figurés, attestent que les dieux égyptiens, surtout Sérapis, furent adorés, sous l'Empire romain, en divers lieux des provinces africaines¹ ».

Si Georges Lafaye² ne s'intéresse guère à l'Afrique, Jules Toutain³, en revanche, remarque la présence des cultes égyptiens soit dans les villes côtières ou proches de la côte comme Carthage, Césarée ou Volubilis – il y voyait alors l'influence directe de l'Égypte – soit dans

-
1. S. Gsell, « Les cultes égyptiens dans le nord-ouest de l'Afrique sous l'Empire romain », *RHR* 59, 1909, p. 149.
 2. G. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie : Sarapis, Isis, Anubis et Harpocrate hors de l'Égypte*, Paris, 1884.
 3. J. Toutain, *Les Cultes païens dans l'Empire romain*, 1^{re} partie. *Les provinces latines*, t. 2. *Les cultes orientaux*, Paris, 1911, p. 6-34.

celles qui sont occupées par des garnisons comme Théveste ou Lambèse. L'intérêt porté aux cultes alors appelés « égyptiens » était lié d'une part aux trouvailles nombreuses à la fin du XIX^e et au début du XX^e s., à leur publication dans le *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, qui bénéficiait alors d'une commission d'Afrique du Nord très prolifique, d'autre part à la parution de la série *Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie*.

En 1929, Franz Cumont, auteur d'une synthèse fort précoce, écrit à propos « du » culte égyptien qu'il « pénètre par Carthage en Afrique » et précise en note qu'en « dehors de Carthage et du grand centre militaire de Lambèse, les dieux égyptiens ne furent pas très populaires en Afrique¹ ».

Gilbert Charles-Picard, en 1954, dresse un nouvel inventaire des principales découvertes et conclut que « cet ensemble oblige à revisiter le jugement de M. Toutain, selon lequel les cultes égyptiens n'avaient pas pénétré dans les centres urbains demeurés à l'abri des influences extérieures. On peut bien au contraire tenir pour démontré que de nombreux autochtones africains avaient adopté le mysticisme isiaque² ». C'est une conclusion quasi-identique que tire Marcel Le Glay deux ans plus tard³. Le même auteur met en exergue le culte d'Isis dans un article plus récent sur Lambèse en 1994⁴.

Les années 1990 et 2000 sont d'ailleurs celles de la multiplication des études sur le sujet. Outre l'ouvrage de Françoise Dunand consacré à Isis⁵, on signalera la publication d'un Atlas des cultes isiaques et celle d'un recueil d'inscriptions⁶, ainsi que trois études sur la Proconsulaire⁷, la Numidie⁸ et les Maurétanies⁹ dans les Actes du 2^e colloque international sur les études isiaques consacré à Isis en Occident.

1. F. Cumont, *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 78 et p. 236, n. 31.
2. G. Charles-Picard, *Les Religions de l'Afrique antique*, Paris, 1954, p. 224-9, p. 225 pour la citation.
3. M. Le Glay, *Les Religions orientales dans l'Algérie ancienne d'après les collections du musée Stéphane Gsell (Alger)*, Alger, 1956, p. 19-26.
4. M. Le Glay, « Isis à Lambèse », *Hommages à J. Leclant*, 3, Le Caire, 1994, p. 339-360.
5. F. Dunand, *Isis, mère des dieux*, Paris, 2000, L'Afrique y est traitée rapidement p. 141-144.
6. L. Bricault, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.)*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres XXIII, 2001. On y trouvera l'espace africain découpé en Cyrénaïque et Tripolitaine (p. 78-81), Afrique proconsulaire (p. 82-5), Numidie et Maurétanie (p. 86-9). Cet ouvrage récent est appelé à s'enrichir des découvertes nouvelles : sur l'espace africain, voir l'article mentionné à la note suivante pour les lampes isiaques. Du même auteur paraît en 2005 le *RICIS : Recueil des Inscriptions concernant les Cultes Isiaques*, également dans les Mémoires de l'Académie. Les documents y sont deux fois plus nombreux que dans l'ouvrage de L. Vidman, *Sylloge inscriptionum religionis Isiacae et Sarapiacae (SIRIS)*, Berlin, 1969, et présentent l'avantage d'être traduits.
7. L. Bricault, Y. Le Bohec et J.-L. Podvin, « Cultes isiaques en Proconsulaire », dans L. Bricault (éd.), *Isis en Occident*, p. 221-241.
8. J.-P. Laporte, « *Isiaca* d'Algérie (Maurétanie, Numidie et partie de la Proconsulaire) », *Isis en Occident*, p. 249-320.
9. Y. Le Bohec, « Isis dans l'épigraphie de la Maurétanie Tingitane », *Isis en Occident*, p. 321-330.

De ce fait, les ouvrages ou articles spécialisés consacrés à l'Afrique romaine, qui avaient tendance à négliger ou minorer cet aspect, commencent à s'y intéresser¹.

Qui sont les dieux isiaques adorés en Afrique ?

Avant toute chose, il convient de définir ce qu'on entend aujourd'hui par l'expression « cultes isiaques ».

Terminologie : définir les cultes isiaques

Une définition de ceux-ci a été récemment proposée par Michel Malaïse² au 3^e colloque international sur les études isiaques, tenu à Leyde en mai 2005. Ils concernent les cultes d'Isis et des dieux de son « cercle » appelés *sunnaoi theoi* : Sarapis ou Osiris, son époux ; Harpocrate ou Horus l'enfant, son fils né après la mort de son mari ; Anubis qui l'a aidée à retrouver Osiris tué par Seth dans la mythologie égyptienne. Viennent ensuite le taureau Apis, Boubastis (forme hellénisée de la déesse-chatte Bastet), le faucon Horus, Hydreios (eau), Neilos (Nil), Nephthys, sœur d'Isis, Osiris et Seth, et épouse de ce dernier. Enfin, d'autres divinités sans lien immédiat avec la famille isiaque à l'origine lui ont parfois été adjointes : le bélier Ammon, de l'oasis de Siouah, le nain protecteur des femmes enceintes Bès, le crocodile Sobek, le scribe Thot, voire le mignon d'Hadrien, Antinoüs.

Toutes ces divinités – dieux ou génies – adorées en Égypte ont aussi connu un succès à l'extérieur de la vallée du Nil. Le terme de cultes isiaques est réservé à ceux des dieux que nous avons signalés, géographiquement hors d'Égypte et chronologiquement entre la fin du IV^e s. avant notre ère et celle du IV^e s. ap. J.-C. Bien que d'origine égyptienne, ces divinités ont le plus souvent subi des transformations lors de leur passage à Alexandrie tant en ce qui concerne leur aspect extérieur, physique ou vestimentaire, que leurs fonctions et leurs épicleses. On parle alors d'*interpretatio graeca* ou *romana*. Les modifications en question leur ont été apportées par les Grecs, notamment au cours de la première diffusion isiaque (jusqu'au sac de Délos en 88 av. J.-C.), puis par les Gréco-Romains : cela explique leur implantation d'abord en Orient, puis en Occident : Italie du Sud, Rome³, côtes méditerranéennes de l'Espagne, de la Gaule et de l'Afrique.

1. Voir par exemple C. Hugoniot, *Rome en Afrique. De la chute de Carthage aux débuts de la conquête arabe*, Paris, 2000, p. 169-171.
2. Ce spécialiste incontesté des études isiaques publie *Pour une approche terminologique et une analyse des cultes isiaques*, Académie royale de Belgique, Bruxelles, 2005, sous presse au moment de la rédaction de cet article. Nous renvoyons le lecteur à son ouvrage qui précise la définition donnée préalablement par J. Leclant, s.v. « isiaques (cultes) », dans *Dictionnaire des mythologies*, Y. Bonnefoy (dir.), t. 1, Flammarion, 1981, p. 587-593.
3. J.-L. Podvin, « Les cultes égyptiens à Rome, de César à Commode », dans Y. Le Bohec (coord.), *Rome, ville et capitale de César à la fin des Antonins*, Paris, éditions du temps, 2001, p. 395-412.

Les divinités isiaques et leurs principales caractéristiques

Ce ne sont pas les mêmes cultes que ceux de la vallée du Nil, à l'époque pharaonique, qui trouvent un succès en Afrique comme ailleurs dans le monde méditerranéen, c'est la raison pour laquelle on préfère aujourd'hui le nom de cultes isiaques à celui de cultes égyptiens ou, encore plus ambigu, de cultes alexandrins. Tout cela a été grandement favorisé par les contacts noués entre les Grecs et les Égyptiens après la conquête d'Alexandre et la mise en place de la dynastie des Ptolémées.

Isis



Isis et Sarapis se regardant

La déesse au centre de ces cultes est Isis¹. Dans la mythologie égyptienne, elle joue un rôle notable au sein de l'ennéade (groupe de neuf dieux) héliopolitaine. Après le dieu Atoum qui avait émergé du tertre primordial, étaient nés Chou et Tefnout, puis Geb et Nout. Ces derniers eurent deux fils, Osiris, Seth, et deux filles, Isis et Nephthys. Osiris épouse sa sœur Isis, et Seth, Nephthys. Osiris, en tant qu'ainé, règne à la place de son père mais son frère, Seth, jaloux, parvient à le tuer et à faire disparaître son corps. Isis réussit à retrouver les morceaux dispersés de son défunt mari et, grâce à ses talents de magicienne, à en être fécondée. Naît alors le fils posthume d'Osiris, Horus l'enfant (Harpocrate). La fin de cette légende, dont nous avons repris ici la version de Plutarque dans son *Isis et Osiris*, est présente dans le

cadre isiaque sous la forme d'une Isis mère et protectrice, mais aussi magicienne. Ce qui change par rapport à l'Égypte, c'est d'abord l'apparence : Isis troque sa tunique moulante pour un *chiton*, un *himation* et un châle frangé noir, noué de façon caractéristique sur la poitrine (le nœud isiaque permet de reconnaître certaines statues acéphales) ; sa coiffe hathorique (disque solaire entre deux cornes lyriformes de vache) devient le *basileion* (coiffe hathorique moins large mais plus haute par l'addition de plumes de faucon ou d'autruche) ; la croix ansée (croix de vie ou *ânkh*) est remplacée par le sistre, la situle, la patère, la corne d'abondance ou le gouvernail, en fonction de la forme d'Isis ; la lourde perruque fait place aux longues mèches bouclées, dites libyques. C'est Isis qui bénéficie d'un culte à mystères – lequel n'a rien d'égyptien – dont la description par Apulée nous renseigne sur certains points mais nous laisse sur notre faim pour d'autres.

Osiris

Osiris¹, époux d'Isis, représenté par un personnage hiératique enfoncé dans une gaine momiforme et coiffé d'une haute couronne *atef*, est quasiment ignoré en Afrique², à l'exception d'une inscription de Carthage. En revanche, Sarapis est très présent, surtout dans la partie orientale de l'espace africain, et se substitue le plus souvent à Osiris. Son culte est né de la volonté des premiers Lagides même s'il trouve ses racines dans la religion égyptienne, l'Osiris-Apis de Memphis, ensuite hellénisé³. Le nouveau dieu a l'apparence de Pluton, y compris par la présence de son compagnon Cerbère (ainsi sur une lampe de Tunis où le dieu trônant pose la main sur son chien), mais il est coiffé d'un *modius* (boisseau) qui insiste sur sa fertilité : de son côté, Osiris n'était pas seulement le dieu des morts et de l'au-delà mais aussi celui de la fertilité. Les autres fonctions de Sarapis en font un dieu oraculaire et guérisseur. Il n'était pas intégré dans le culte à mystères d'Isis. En Afrique, c'est la forme syncrétique dans laquelle Sarapis est lié à Zeus ou Jupiter d'une part, Hélios d'autre part, qui connaît le plus de succès⁴, que ce soit à Lepcis Magna sur les inscriptions grecques ou en

1. J. Leclant et G. Clerc, « Osiris », *LIMC*, VII.1, 1994, p. 106-116 et VII.2, p. 79-82.

2. Notons que ce n'est pas le cas dans d'autres provinces, en Gaule par exemple, où Osiris apparaît fréquemment sur des statuettes en bronze. Son absence semble indiquer la faible influence égyptienne directe, ce qui confirme d'ailleurs la forte présence de Sarapis, dieu hellénisé. L'introduction des cultes isiaques en Afrique s'est donc faite à partir de l'Italie (ouest de l'Afrique) ou du monde grec (est).

3. Sur Sarapis, J. Leclant et G. Clerc, « Sarapis », *LIMC*, VII.1, 1994, p. 666-692 et VII.2, p. 504-518 ; sur la naissance de ce culte et les autres cultes à l'époque lagide : J.-L. Podvin, « Aspects religieux et funéraires en Égypte lagide », dans M.-Th. Le Dinahet (coord.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au I^{er} siècle avant notre ère*, Nantes, éditions du temps, 2003, p. 303-318.

4. Probablement à la fin du II^e siècle et au début du III^e.

1. V. Tran tam Tinh, « Isis », *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae (LIMC)*, vol. 1, 1990, p. 761-795 et vol. 2, p. 501-526.

Proconsulaire, notamment sur les lampes où il est figuré en buste, avec *modius* et rayons solaires.

Anubis

Anubis¹, qui apparaît à l'ouest de l'Afrique, notamment en Tingitane, serait le fils adultérin d'Osiris et de sa sœur, Nephthys. C'est un dieu funéraire – Osiris aurait, le premier, bénéficié de ses talents d'embaumeur – qui figure sous la forme d'un canidé ou plutôt d'un humain à tête de chien, habillé, à la gréco-romaine, d'une tunique ou d'une chlamyde. C'est le cas sur l'autel portatif de Lambèse et sur des lampes où il est aussi bien seul qu'accompagné d'Isis et Harpocrate, ou encore en buste avec Isis.

Harpocrate

Harpocrate² semble peu évoqué en Afrique. Bien que, là encore, son style soit gréco-romain, il porte les caractéristiques égyptiennes des dieux enfants : nudité, mèche de l'enfance, index droit porté à la bouche, petit pschent ou bouton de lotus sur la tête. Il tient assez souvent une corne d'abondance sur des statuettes, intailles ou lampes. Isis *lactans*, c'est-à-dire qui allaite l'enfant Harpocrate, n'est pas présente sur des bronzes ou des terres cuites, alors qu'on la retrouve couramment dans d'autres provinces.

Nous laissons de côté les autres dieux de la famille isiaque dans la mesure où ils ne sont pas attestés en Afrique pour l'instant.

Dans quel cadre sont-ils adorés ?

Les temples et le culte public

Les temples sont l'attestation d'un culte plus ou moins officiel ou public aux dieux isiaques. En ce sens, il convient d'y prêter une attention particulière.

À l'ouest, en Maurétanie tingitane, le temple de *Septem Fratres* (Ceuta) ne peut être établi avec certitude. Il est cependant probable : on a retrouvé dans cette localité une inscription à la déesse et deux lampes à huile fragmentaires figurant les bustes d'Isis et Sarapis côte à côte³. Ce sanctuaire d'Isis aurait fonctionné du II^e au IV^e s.

À *Caesarea* (Cherchell), un *iseum* est mentionné par Pline l'Ancien¹ et aurait fonctionné dès la fin du I^{er} s. av. J.-C., sous le règne de Juba II où l'on a pu parler « d'association du pouvoir royal et de la déesse Isis² », jusqu'au IV^e s. La découverte d'une statue d'Isis et la stèle d'une prêtresse de la déesse semblent confirmer cette attribution. Pline rappelle qu'à l'époque de Juba un crocodile vivant était élevé dans le temple, pour renforcer l'atmosphère nilotique ; des monnaies de cette époque sont même ornées du *basileion*, du sistre ou encore du crocodile³. Au moment de son assassinat par Caligula en 39 de notre ère, Ptolémée (24-39), fils et successeur de Juba II, était habillé en grand prêtre d'Isis.

En Numidie, les temples et inscriptions sont plus nombreux. À Lambèse, un sanctuaire à Isis et Sarapis, ainsi que des inscriptions⁴, semblent faire du lieu un centre actif aux II^e-IV^e s. En 158, L. Matuccius Fuscinus, légat de la III^a *legio augusta*, fait agrandir le temple en ajoutant un pronaos, de ses propres deniers mais avec l'aide de légionnaires. À l'intérieur d'une enceinte de 17 mètres sur 13, garnie de plusieurs niches destinées à des statues cultuelles, s'élève le temple tétrastyle, de 5,5 m de large pour moins de 7 m de profondeur, restauré au milieu du III^e s. pour ce qui concerne son *lacus* – l'eau est un élément très important, en particulier pour l'initiation isiaque, et rappelle le lac sacré des temples égyptiens ou l'eau du Nil. Dressé sur un podium de sept marches, l'édicule s'ouvre, derrière les quatre colonnes de la façade, sur un pronaos, puis sur une cella dont l'arrière affecte la forme d'une abside : c'est là que se trouvait la statue divine. Peut-être l'enceinte mettait-elle le public non initié à l'écart : on rappellera qu'en Égypte, seuls les prêtres pouvaient entrer dans le temple. En tout cas, cette structure se retrouve dans d'autres temples isiaques en Occident.

Alors que la plupart des inscriptions de Numidie sont en latin, l'une, en grec, fait référence à Sarapis secourable : ce n'est peut-être pas un hasard puisque son temple se situait tout près de celui d'Esculape, dieu guérisseur par excellence. Outre les statues cultuelles d'Isis et Sarapis, des bronzes isiaques appartenant à un autel portatif ont été relevés dans une maison et indiquent que le culte ne s'est pas limité aux sphères officielles. J.-P. Laporte a proposé une restitution de cet

1. J. Leclant et G. Clerc, « Anubis », *LIMC*, I.1, 1981, p. 666-689 et I.2, p. 688-696.
 2. V. Tran tam Tinh, B. Jaeger et S. Poulin, « Harpocrate », *LIMC*, IV.1, 1988, p. 415-455 et IV.2, p. 246-266.
 3. D. Bernal Casasola, J. del Hoyo et J.M. Pérez Rivera, « Isis en Mauretania Tingitana : Un nuevo testimonio epigrafico de su culto procedente de Septem Fratres (Ceuta) », *L'Africa Romana XII*, p. 1153-1154 et fig. 6 pour les lampes.

1. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V, X, 51. Il ne figure pas dans R.A. Wild, « The Known Isis-Serapis sanctuaries of the Roman Period », *ANRW*, II, 17.4, 1984, p. 1739-1851. Voir aussi P. Leveau, *Caesarea de Maurétanie. Une ville romaine et ses campagnes*, Rome, 1984, p. 63, 203-4.
 2. M. Coltelloni-Trannoy, *Le Royaume de Juba II et de Ptolémée*, p. 180.
 3. S. Gisell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. t. VIII. Jules César et l'Afrique. Fin des royaumes indigènes*, Paris, 1930, p. 241-3.
 4. M. Le Glay, « Isis à Lambèse », *Hommages à J. Leclant*, 3, Le Caire, 1994, p. 339-360. La restitution du temple par Le Glay p. 355, reprise par Dunand, *Isis*, p. 142 et Laporte, « Isiaque d'Algérie », p. 290, donne un bon exemple de ce que pouvait être un sanctuaire isiaque.

autel carré de 72 cm de côté, sur lequel on trouve à la fois des dieux (Isis et Sarapis anguipèdes, c'est-à-dire dont le corps affecte la forme d'un serpent, allusion à Isis-Thermouthis et Sarapis-Agathodaïmon ; Anubis ; Thot ; Harpocrate ; Bès ; Apis), des éléments de la sphère égyptisante (prêtre, uræus, singe cynocéphale, serpent) et d'autres plus gréco-romains (Silène, sphinges).

À Timgad, non loin de là, un temple dédié à Sarapis se situe à 300 mètres au sud de la ville. Le dieu est intégré au temple de la déesse Afrique au même titre qu'Esculape : leurs deux petits sanctuaires flanquaient celui, plus grand, de la *dea Africa* et peut-être formait-il avec eux un ensemble syncrétique tourné vers la santé et la fertilité. Divers autres témoignages isiaques ont été relevés, comme un pied votif surmonté du buste de Sarapis, d'époque sévérienne. Cent kilomètres plus au nord, à Cirta, se trouvait un autre temple de Sarapis de même époque, attesté par la littérature¹ ; des lampes du dieu, une épitaphe de prêtresse et une intaille d'Isis y ont aussi été découvertes, avec des statuettes d'Harpocrate.

En Proconsulaire sont connus d'autres temples. À *Bulla Regia*, un *isicum* a été fouillé au début des années 1960. Un autel à Isis y a été retrouvé, ainsi qu'une statue de la déesse². Des lampes d'Isis et Sarapis d'une part, d'Isis et Anubis d'autre part renforcent l'idée d'un lieu de culte isiaque³.

À Carthage, deux temples sont attestés. L'un, dédié à Isis, est antérieur à la période romaine puisqu'il date au moins du III^e s. avant notre ère et subit donc la destruction en 146, à la suite de la troisième guerre punique. Le second est un *Serapeum*. Trouvé à la fin du XIX^e s., il est localisé près des citernes de Bordj Djedid, à proximité immédiate des thermes d'Antonin. On y a relevé une dizaine d'inscriptions, des statues, des lampes (un magasin jouxtait peut-être le *Serapeum*), faisant allusion aux différents membres de la famille isiaque. Ce sanctuaire fut en activité au II^e s. de notre ère⁴.

Deux sanctuaires, à *Thysdrus* (El-Djem) et Gigthis, sont discutés par les spécialistes. Il est pour le moment présomptueux d'y affirmer leur existence⁵. Un culte civique pouvait exister à *Thaenae*, dans le golfe de la Syrte mineure, où des monnaies de l'époque d'Auguste

1. Optat de Milev y mentionne un *templum* ou un *fanum Sarapis* (il utilise successivement les deux termes) à l'occasion de la persécution du début du IV^e siècle.

2. A. Beschouch, R. Hanoune et Y. Thébert, *Les ruines de Bulla Regia*, CEFR 28, Rome, 1977, p. 107 et fig. 106 ; N. Attya Ouertani, « Deux documents relatifs au culte d'Isis à Bulla Regia », dans *L'Afrique du Nord antique et médiévale*, Pau, 1995, p. 395-404.

3. J.-L. Podvin, « Anubis et Isis sur des lampes à huile romaines », *Revue du Louvre* 2001 / 4, p. 33-36.

4. Une publication du matériel du *Serapeum* est en préparation par J.-P. Laporte.

5. R.A. Wild, « The Known Isis-Serapis sanctuaries of the Roman Period », *ANRW*, II, 17.4, 1984, p. 1748-1751, 1779-1781, 1826 ; sur le temple hypothétique de Gigthis, P.-A. Février, *Approches du Maghreb romain. II*, p. 10-11 avec plan du forum.

figurent la tête de Sarapis ; des lampes du II^e s. y ont également été retrouvées¹.

En Tripolitaine enfin, deux temples sont connus à Sabratha, l'un dédié à Sarapis dans le périmètre urbain initial, l'autre à Isis, hors les murs de la ville, sur la foi de statues découvertes sur place, de statuettes, de lampes et d'inscriptions fragmentaires. Des monnaies de Sabratha, là encore d'Auguste, présentent au revers la tête de Sarapis ou le dieu debout : cela traduit l'existence d'un culte civique². Le site de Lepcis Magna tout proche est beaucoup plus riche en inscriptions en grec qui attestent un temple en l'honneur de Sarapis, très actif au début du III^e s.

Les autres types de témoignage : le culte privé

Les témoignages *a priori* les plus fiables sont les inscriptions dans la mesure où elles peuvent aider à préciser à la fois la dévotion des adeptes et leur statut juridique. En fait, nous en possédons assez peu³. Nous avons aussi retenu les lieux où des documents en nombre (statues, statuettes, lampes, intailles) ont été découverts et laissent à penser que des isiaques pratiquaient leur culte au moins dans un cadre privé.

En Maurétanie tingitane, on compte une inscription en l'honneur d'Isis *augusta* à *Banasa*, de la part d'un affranchi à l'occasion de son accession au sévirat ; une lampe et une statue d'Anubis y ont aussi été trouvées. Une autre inscription, à Volubilis, également pour Isis *augusta*, émane d'un affranchi, là aussi pour le sévirat.

Sur le territoire de l'actuelle Algérie, en Maurétanie césarienne, une dédicace à Sarapis *sanctus* est attestée à *Malliana* (El-Khemis) et, en Numidie, à *Sitifis* (Sétif), des lampes de Sarapis et Isis dans des sépultures ; à *Cuicul* (Djemila), une dédicace à Sarapis *augustus*, une autre à *Aquae Flaviana* (Henchir Hamman).

En Proconsulaire, à Théveste, ce sont une dédicace à Sarapis, due à deux esclaves impériaux, et des lampes du même dieu qui ont été découvertes.

Dans beaucoup d'autres sites, de petits objets isiaques ont été retrouvés : statuettes, lampes, intailles, mais leur isolement ne permet pas de conclure de façon certaine à l'existence de cultes privés. En Tripolitaine, on peut citer *Gholaia* (Bu Ndjem) ; en Proconsulaire : Augarmi, *Guelma* (Calama), Djebel bou Kournein, Djilma, El-Aouja,

1. L. Bricault, Y. Le Bohec et J.-L. Podvin, « Cultes isiaques en Proconsulaire », p. 226-7.

2. *Ibidem*, *op. cit.*, p. 225, n. 17. Sur les monnaies, J. Alexandropoulos, *Les Monnaies de l'Afrique antique : 400 av. J.-C.-40 ap. J.-C.*, Toulouse, 2000 ; sur les temples de Tripolitaine, V. Brouquier-Reddé, *Temples et cultes de Tripolitaine*, Paris, 1992.

3. Sur les inscriptions isiaques, voir L. Bricault, *RICIS*. Se limiter aux seules inscriptions est toutefois réducteur, comme le souligne judicieusement R. Turcan, *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, p. 98.

El-Hassiba, Ghardimaou, Gouraia, *Hadrumète* (Sousse), Henchir Debbik, Henchir el-Attermine, *Hippo Diarrhytus* (Bizerte), *Hippo Regius* (Hippone), Houareb, Jebeniana, Mactar, Raqqada, Saf-Saf, Sidi el-Hani, Sidi Nasr Allah, Simitthus, Sfax, *Sufetula*, *Thuburbo Majus*, *Thugga*, *Tisavar* (Ksar-Ghelan), Tunis ; en Numidie : Rusicade ; en Maurétanie césarienne : un sistre à *Rusuccuru* (Taksebt) ; en Maurétanie tingitane : Tocolosida (près de *Volubilis*), Tamuda (près de *Septem Fratres*). En revanche, à Madaure, patrie d'Apulée, rien n'a pour l'instant été retrouvé, mais on sait que le philosophe et romancier a longtemps vécu à Carthage.

Qui sont les adeptes et pourquoi adorent-ils les divinités isiaques ?

Les adeptes

On sait, et cela se vérifie également dans les autres provinces, assez peu de choses sur les fidèles des cultes isiaques¹. Il est cependant possible de tirer quelques éléments des inscriptions.

C'est le légat de légion L. Matuccius Fuscinus qui dédie le temple en 158 avec sa femme, Volteia Cornificia, et sa fille, Matuccia Fuscina, à Lambèse. Pourtant, Y. Le Bohec a montré qu'il convenait d'y voir plus l'acte d'un civil que d'un militaire, d'une part parce que le légat de légion est aussi gouverneur « civil » de la Numidie, et d'autre part parce que l'association de sa femme et de sa fille fait douter d'un rôle militaire². Pour autant, cela n'enlève rien au fait que ce soit un personnage de rang sénatorial. Une autre inscription de Lambèse à Isis *augusta* met en scène deux notables municipaux, L. Figilius Secundus et Flavius Crispinus, édiles qui ont restauré un *lacus* tari depuis quatre ans.

À *Malliana*, c'est un citoyen romain, Q. Caecilius Tempori [...], qui fait une dédicace à Sarapis *sanctus* pour le salut d'un empereur dont le nom manque. À Henchir Debbik, Iulianus et ses fils Iulianus, Primulus, Rogatianus, et Secundianus, dressent une statue à Sarapis *augustus* d'une valeur de 3 000 sesterces, pour le salut de l'empereur Commode (180-192). À Carthage, c'est P. Aurelius Pasinicus qui dédie une statue à Sarapis-Neptune.

À Lepcis Magna, un personnage, Q. Titleis, fait une dédicace en latin à Isis et Sarapis au I^{er} s. avant notre ère ; plusieurs autres dédicants à Zeus Mégas Helios Sarapis, aux II^e-III^e s., ont été relevés, mais leur texte est en grec cette fois : Aurelios Attalos, Aurelios Dioskoros (père, fils, petit-fils) et sa famille (Aurelia Théodora, Canouleia Claudiana, Aurelia Eutukhia, Aurelius Potamonus, Aurelia Theodora), Poplios Dioskoros, Aurelios Origenes, pour ne citer que ceux dont le nom est identifiable.

En Tingitane (*Banasa* et *Volubilis*), ce sont deux affranchis, L. Antonius Charito, affranchi de L. Antonius Valens, et L. Caecilius Felix, affranchi de L. Caecilius Caecilianus qui vouent un autel à Isis *augusta* à l'occasion de leur accession au sévirat et, à Lepcis Magna, un affranchi impérial, Maro, à Sarapis. Ce sont aussi deux esclaves impériaux, Ursus et Maxima, qui font une dédicace à Sarapis à Théveste.

Le grand nombre de lampes isiaques retrouvées, même si celui-ci doit être relativisé¹, montre également que toutes les catégories sociales sont concernées par le phénomène isiaque. On ressent cependant l'impression qu'il traduisait une élévation sociale, au moins pour les plus humbles : les esclaves sont impériaux, un des affranchis aussi, les autres accèdent au sévirat. Des ateliers s'étaient même spécialisés dans la production de lampes isiaques tout en ne négligeant pas entièrement les autres modèles².

Comme dans d'autres espaces géographiques de l'Empire, la diffusion des cultes isiaques constitue un excellent baromètre de la romanisation. Dans les dernières années du II^e s., Tertullien n'hésite pas à vilipender ses compatriotes en les accusant d'avoir « reconstruit les autels de Sarapis devenu un dieu romain³ ». Minucius Felix déplore lui aussi que « ce culte, jadis égyptien, [ne soit] aussi de nos jours un culte romain⁴ ». Ceux qui sacrifient ou font des dédicaces à Isis et Sarapis ne sont pas des Égyptiens, seuls quelques-uns sont des Gréco-orientaux⁵. Beaucoup d'entre eux sont des citoyens romains ou des indigènes

1. J. Bussièrre, *Lampes antiques d'Algérie*, p. 69-70 montre que les lampes isiaques représentent un tiers de celles à des dieux orientaux. Sur les autres dieux « orientaux », outre les ouvrages généraux, voir aussi L. Bricault, « Les dieux de l'Orient en Afrique romaine », à paraître dans *Pallas* 68, 2005.

2. Nos recherches ont permis d'identifier plus d'une vingtaine d'ateliers africains, parmi lesquels les plus actifs sont ceux de C.V.S. à *Aquae Regiae* et de C.HELIAN à Carthage. En attendant leur publication, voir J.-L. Podvin, « Les lampes isiaques hors d'Égypte », dans *Isis en Occident*, p. 357-375 ; « Lampes isiaques sur la toile mondiale », dans *Isis en Occident*, p. 243-247 ; « La triade Isis-Harpocrate-Anubis sur des lampes africaines », *Nouveautés technologiques*, 2003, p. 207-210.

3. Tertullien, *Apologétique*, VI, 10 ; traduction J.-P. Waltzing, Les Belles Lettres, Paris, 1929, p. 16.

4. Minucius Felix, *Octavius*, XXII, 1 ; traduction J. Beaujeu, Les Belles Lettres, Paris, 1964, p. 34.

5. Sur la présence d'Égyptiens en Afrique du Nord, voir A. Cristofori, « Egiziane nelle province romane dell'Africa », *L'Africa Romana* XIII, 2000, p. 1187-1209. On remarquera cependant que, parmi les 108 noms recensés, seuls les dix-huit premiers ont de réelles probabilités d'appartenir à des Égyptiens.

1. F. Mora, *Prosopografia isiaca*, p. 511-521, à compléter pour Lepcis Magna par A. Di Vita, G.P. Carratelli, G. Di Vita-Evrard, L. Lazzarini et B. Turi, « Il Serapeo di Leptis Magna : il tempio, le iscrizioni, i marmi », *Quaderni di archeologia della Libia* 18, 2003, p. 267-292.

2. Y. Le Bohec, « Isis, Sarapis et l'armée romaine sous le Haut Empire », dans L. Bricault (éd.), *De Memphis à Rome, Actes du 1^{er} Colloque international sur les études isiaques (Poitiers-Futuroscope, 8-10 avril 1999)*, *Religions in the Graeco-Roman World* 140, p. 139-142. L'auteur montre dans cet article (p. 129-145) qu'il convient de ne pas surévaluer l'importance des militaires comme vecteurs des cultes isiaques, notamment parce qu'ils privilégient les cultes romains d'une part, collectifs d'autre part.

romanisés¹, mais il faut aussi se rappeler que ce type de personnage est « surreprésenté » dans l'épigraphie. Ce sont aussi bien des notables, y compris parmi les couches les plus élevées de la société, que de simples citoyens, des affranchis ou des esclaves². La plupart des autochtones, restés plutôt fidèles aux cultes indigènes, ne pouvaient pas se reconnaître dans ce type de culte qu'ils considéraient comme étranger au même titre que les cultes romains.

Les motivations

Les dédicaces qui sont toutes adressées à Isis et Sarapis (une seule allusion à Osiris à Carthage) les privilégient sous l'épiclese « auguste ». À Lepcis Magna, Sarapis bénéficie d'un syncrétisme avec Zeus Hélios et porte l'épiclese Mégas sur des inscriptions en grec, où il est fréquemment invoqué avec les dieux *sunnaoi*. Sarapis, par ailleurs deux fois mentionné sous la forme de Jupiter-Sarapis, est aussi *sanctus* à *Malliana*. À Timgad, le petit sanctuaire de Sarapis est le symétrique de celui d'Esculape par rapport à celui de la *dea Africa*, au sud de la ville et hors de l'enceinte : cela peut inciter à y voir un culte guérisseur, confirmé d'autre part par la découverte, à Sahel de Homs, en Tripolitaine, d'une stèle qui figure Sarapis coiffé du *modius* alors que c'est Esculape qui est mentionné dans l'inscription due à un certain Asclépiadès.

Le contexte funéraire régulièrement attesté, que ce soit à *Hadrumète* (Sousse), à Raqqada et à *Sitifis* (Sétif), en particulier dans le cas de lampes emportées dans la dernière demeure, témoigne des attentes des populations quand elles se tournaient vers ces religions dites de salut. La dédicace de Lambèse à Jupiter Pluton Sarapis va dans ce sens car Pluton est la grande divinité funéraire latine. Il faut dire que, d'un point de vue iconographique, Sarapis ne diffère de Pluton que par la présence du *modius* sur la tête.

La fertilité est une autre attente : le *modius* ou *kalathos* de Sarapis traduit cet aspect. Sarapis est le remplaçant d'Osiris, il incarne la renaissance annuelle de la végétation en même temps que celle des corps. Harpocrate porte la corne d'abondance, et c'est aussi le cas d'Isis sur certaines statuettes ou lampes. Isis était déjà associée à la fertilité en Égypte, notamment sous la forme d'Isis Thermouthis ; ses relations

avec Déméter, la Cérès romaine, renforcent cet aspect et son *basileion* s'orne parfois d'épis de blé.

Un autre aspect des cultes d'Isis et Sarapis est leur rôle dans la protection de la navigation. S'il n'est pas décelable directement dans les inscriptions africaines alors que l'on connaît l'importance du commerce, des exportations et de la navigation pour l'Afrique, il l'est en revanche dans d'autres espaces géographiques, en Grèce et en Italie par exemple, où Isis est qualifiée d'*euploia*, de *pelagia*, de *pharia*, termes qui soulignent son lien étroit avec la mer. On peut cependant le retrouver dans notre espace géographique par le biais de deux lampes à huit becs, en forme de navire, découvertes à Carthage et à Gigthis. Sarapis en buste est représenté à la poupe, dans un édicule, et il a pour vis-à-vis Harpocrate tenant la corne d'abondance à la proue, lui aussi dans un petit temple. La partie centrale est malheureusement détériorée mais il est hautement probable, d'après des exemplaires approchant, qu'y figurait Isis en pied. Toujours à Carthage, une dédicace à Sarapis-Neptune est gravée sur une statue figurant une proue de navire avec un pied, sans doute celui du dieu. Le navire joue en effet un rôle dans le culte isiaque : la fête du *navigium Isidis*, le 5 mars, rouvre la navigation en Méditerranée après la période hivernale de *mare clausum*. Les cérémonies en l'honneur de la déesse, comme celles qui sont rapportées au Livre XI des *Métamorphoses* par Apulée, décrivent les processions au cours desquelles une lampe en forme de navire est portée par les fidèles.

Fertilité et navigation constituent deux éléments complémentaires pour Isis et Sarapis. Il faut se rappeler que l'Égypte et l'Afrique étaient les deux plus gros contributeurs de l'annone sous l'Empire. À ce titre, il ne paraît pas surprenant que les deux divinités participent à ce phénomène, avec cependant un accent plus marqué pour la fertilité du côté de Sarapis et Harpocrate, pour la protection de la navigation du côté d'Isis.

L'amour du couple divin est aussi mis en valeur sur les lampes fabriquées en Afrique qui figurent sur le disque Isis en buste, tournée vers la droite, regardant Sarapis en buste, tourné vers la gauche, le plus souvent coiffé du *modius* et radié¹. Ce sont elles qui sont régulièrement trouvées dans un contexte funéraire.

Les prêtres et l'initiation

En Égypte pharaonique, la religion concernait tout le monde, mais seuls les prêtres avaient accès aux temples. Les fidèles ne pouvaient dépasser la première cour du temple. Au fur et à mesure que l'on

1. La situation est semblable dans d'autres provinces : voir M. Malaise, « La diffusion des cultes égyptiens dans les provinces européennes de l'Empire romain », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 17.3, 1984, p. 1671 pour la Hongrie, p. 1676 pour la Yougoslavie, p. 1680 pour la Roumanie.
2. C'est le même constat qu'a pu dresser V. Tran tam Tinh, *Le culte des divinités orientales en Campanie*, EPRO 27, 1972, p. 48-9. Notons qu'en Afrique, les esclaves étaient pourtant nombreux puisque la femme d'Apulée, Pudentilla, en donna 400 à chacun de ses fils : Apulée, *Apologétique*, 93. 4, étudié par H. Pavis d'Esecurac, « Pour une étude sociale de l'Apologie d'Apulée », *Antiquités africaines* 8, 1974, p. 89-101.

1. Cette iconographie a été étudiée par V. Tran tam Tinh, « Isis et Sérapis se regardant », *Revue archéologique*, 1970, p. 55-80. Les rayons qui émanent de sa tête l'assimilent à Hélios, on parle alors d'Héliosarapis, avec une datation s'échelonnant entre la fin du II^e siècle et le IV^e siècle.

s'avançait vers le fond du sanctuaire, le nombre de desservants diminuait pour ne plus concerner finalement que le prophète, le seul qui avait satisfait aux rites de purification (rasage et épilation, ablutions dans l'eau du lac sacré, abstinence de certains mets et de relations sexuelles). Pour autant, le prêtre n'était pas un personnage retiré du monde en permanence : un fonctionnaire pouvait, au cours de sa carrière, alterner des fonctions religieuses avec d'autres, civiles, administratives ou militaires. En la matière, cela ne paraît pas différent de ce qui se passait dans l'Empire romain. En revanche, les cultes isiaques sont différents car les prêtres sont des initiés qui ont ainsi gagné le droit de pratiquer les rites quotidiens au temple de la divinité et de porter les éléments du culte.

Cette initiation, inconnue en Égypte, dérive des mystères éleusiens. Nous avons rappelé l'interprétation qui rapprochait Isis de Déméter, et la recherche d'Osiris par Isis a pour parallèle celle de Koré par sa mère, Déméter. Elle se faisait par étapes et supposait non seulement que le dévot en fût digne mais aussi que la déesse manifestât sa volonté en appelant l'élu¹. Lors de cette initiation, le myste subit une mort symbolique et une résurrection – en référence à Osiris – et doit ensuite revêtir douze tuniques pour être présenté à la statue divine. Le prêtre lui lit des textes tirés de papyrus rédigés en hiéroglyphes et en hiératique, le purifie par des bains et aspersions. Par l'initiation le myste s'identifie à Osiris tout en restant vivant, alors qu'en Égypte, seul le défunt devenait un nouvel Osiris. M. Malaise compare cette initiation à un baptême, mort de l'ancienne vie faite d'immoralité et éclosion à une nouvelle existence². Les auteurs tardifs comme Plutarque ou Héliodore ajoutent que l'élu reçoit un enseignement secret, inaccessible au non-initié, et dont il se garde de révéler quoi que ce soit : cela différencie l'isiasme des initiés de celui des foules.

À côté des simples dévots, nous trouvons justement la mention de quelques prêtres ou prêtresses des dieux isiaques qui, en Afrique comme ailleurs, devaient se reconnaître à leur tenue, crâne rasé et robe en lin fin d'un blanc éclatant³. À Carthage, c'est le cas de Tiberius Claudius Sarapiacus et, à Cirta, d'une certaine Iunia Sidonia Felix, prêtresse de la « déesse au sistre de Memphis ». À Lambèse, le nom du prêtre fait défaut sur l'inscription et il en est de même sur une épitaphe féminine de *Caesarea*.

1. Cette initiation est bien décrite par M. Malaise, « Contenu et effets de l'initiation isiaque », *Antiquité classique*, 50, 1981, p. 483-498. On peut aussi consulter F. Dunand, *Isis, mère des dieux*, p. 127-140.

2. M. Malaise, *op. cit.*, p. 493.

3. Cette couleur éclatante sur des vêtements de lin fin est soulignée à plusieurs reprises par Apulée. Elle était probablement obtenue grâce à des bains dans le natron et différenciait ceux qui la portaient du reste de la population.

L'initiation, réservée à quelques élus, n'empêchait pas les réjouissances populaires lors de fêtes : nous avons déjà mentionné celle du *navigium Isidis*, l'autre grand moment était l'*inventio Osiridis*, allusion à la quête d'Isis, qui se déroulait du 28 octobre au 3 novembre.

Conclusion : L'évolution chronologique de la diffusion

Il faut sans doute distinguer plusieurs vagues pour expliquer l'implantation des cultes isiaques en Afrique romaine. On peut d'abord considérer la Tripolitaine, où les témoignages diffèrent de ceux du reste de l'Afrique, et sont peut-être davantage influencés par la Cyrénaïque voisine et l'espace grec oriental. Sarapis y est très largement favorisé.

À l'autre extrémité, la Maurétanie tingitane et la partie occidentale de la Césarienne semblent avoir été touchées très tôt, elles aussi, puisque Cléopâtre Séléne, fille de Cléopâtre VII et de Marc Antoine, épousa Juba II de Maurétanie. Leur fils s'appelle Ptolémée. Dans cet espace, les témoignages sont en latin, ils concernent Isis mais aussi Anubis.

Entre les deux, en Numidie et en Proconsulaire, après de premiers contacts à l'époque punique (cas de Carthage), c'est au II^e et dans la première moitié du III^e s. que se produit l'apogée des cultes isiaques.

Faut-il voir dans cette diffusion l'influence déterminante de l'empereur, notamment Septime Sévère dont on se souvient qu'il est originaire de Lepcis Magna ? S'il est vrai que cet empereur (193-211) a eu une politique bienveillante vis-à-vis de l'isiasme, il convient de remarquer que plusieurs temples et d'autres documents sont antérieurs à son règne et remontent à l'époque antonine. En revanche, à Lepcis Magna, les divinités isiaques furent favorisées comme le prouve leur présence sur l'arc de Septime Sévère.

Après son apogée de la seconde moitié du II^e et du III^e s., c'est-à-dire au moment où la romanisation connaît elle aussi un développement considérable en Afrique, quand la dévotion isiaque disparaît-elle dans cet espace géographique ? Comme ailleurs, elle ne peut avoir longtemps dépassé l'interdiction officielle du paganisme par Théodose, dans la dernière décennie du IV^e s. mais son déclin était déjà perceptible. Les temples sont alors démontés ou détruits, mais certains semblent avoir été habilement récupérés par les chrétiens¹. Pourtant, quelques documents semblent indiquer une relative persistance dans un cadre privé. Ce sont là encore des lampes montrant Sarapis radié, sur des exemplaires typiquement « chrétiens ».

1. Comme cette représentation d'Isis, Sarapis, Harpocrate, réemployée dans un bâtiment chrétien à Henchir el-Attermine, près de *Thuburbo minus* : sur la face réutilisée, figurent une épitaphe chrétienne et un chrisme, datant probablement de la fin du IV^e ou du V^e siècle. Voir F. Baratte et N. Duval, « Le relief isiaque d'Henchir el-Attermine », *Revue du Louvre* 5 / 6, 1982, p. 327-334.

Bibliographie :

- BERNAL CASASOLA D., DEL HOYO J. et PEREZ RIVERA J.M., « Isis en Mauretania Tingitana: Un nuevo testimonio epigrafico de su culto procedente de Septem Fratres (Ceuta) », *L'Africa Romana* XII, 1996, p. 1139-1161.
- BRICAULT L., *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.)*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres XXIII, Paris, 2001.
- BRICAULT L., LE BOHEC Y. et PODVIN J.-L., « Cultes isiaques en Proconsulaire », dans L. Bricault (éd.), *Isis en Occident. Actes du II^e Colloque international sur les études isiaques (Lyon III, 16-17 mai 2002)*, *Religions in the Graeco-Roman World* 151, p. 221-241.
- CHARRON A., « Témoignages des cultes d'Isis et Sarapis en Algérie », dans C. Sintès et Y. Rebahi (dir.), *Algérie antique*, catalogue de l'exposition d'Arles, 2003, p. 150-157 ; 164-5.
- COLTELLONI-TRANNOY M., *Le Royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée*, Paris, éditions du CNRS, 1997.
- CUMONT F., *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, Geuthner, 1929.
- DUNAND F., *Isis, mère des dieux*, Paris, Errance, 2000.
- GIBELL S., « Les cultes égyptiens dans le nord-ouest de l'Afrique sous l'Empire romain », *Revue d'Histoire des Religions* 59, 1909, p. 149-159.
- LECLANT J., s.v. « isiaques (cultes) », in *Dictionnaire des mythologies*, dir. Y. Bonnefoy, t. I, p. 587-593, Paris, Flammarion, 1981.
- LAPORTE J.-P., « *Isiaca* d'Algérie (Maurétanie, Numidie et partie de la Proconsulaire) », *Isis en Occident*, p. 249-320.
- LE BOHEC Y., « Isis dans l'épigraphie de la Maurétanie Tingitane », *Isis en Occident*, p. 321-330.
- LE GLAY M., « Isis à Lambèse », *Hommages à J. Leclant*, vol. 3, Études isiaques, Le Caire 1994, p. 339-360.
- MORA F., *Prosopografía Isiaca. I. Corpus prosopographicum religionis isiacae*, EPRO 113, Leyde, 1990.
- PODVIN J.-L., « Les cultes égyptiens à Rome, de César à Commode », dans Y. Le Bohec (coord.), *Rome, ville et capitale de César à la fin des Antonins*, Paris, éd. du temps, 2001, p. 395-412.
- TURCAN R., *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1989.
- WILD R.A., « The Known Isis-Serapis sanctuaries of the Roman Period », *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II, 17.4, 1984, p. 1739-1851.